

# La jouissance féminine

La femme pour l'homme au regard de la fonction phallique se compte car elle n'est pas toute dans l'universel, elle ne fait pas ensemble.

La fonction phallique est ce qui règle le désir dans la chaîne parlée. Est-ce à dire que les femmes, qui ne font pas ensemble, sont en dehors du  $S \diamond a$  à savoir non organisé par le fantasme en tant qu'être parlant ?

On ne peut le dire car la femme comme l'homme est un être parlant, un parlêtre et pour elle comme pour tout parlêtre il y a la quête de l'objet  $a$  qui est la chute de la division subjective commandée par le signifiant ce qui veut dire qu'aussi bien la femme que l'homme est dans la jouissance phallique organisée par le signifiant et l'objet. Ce partage entre jouissance phallique et celle qui ne serait pas toute phallique, puisque non organisée de la même façon par la castration – peut aussi bien se rencontrer chez l'homme que chez la femme – ce que l'on entend par jouissance féminine est celle qui n'est pas toute organisée par la fonction phallique. La féminité est la problématique d'un être qui ne peut s'assujettir à la castration, mais alors disons qu'être femme – ça aide, ça pousse du côté du pas-tout.

Comme l'indique le  $l/a$ , la position féminine veut qu'un être parlant peut avoir affaire à un signifiant manquant qui le met pas tout dans la fonction phallique. Le  $l/a$  signifie alors qu'il puisse y avoir des êtres parlants qui ont affaire au  $S \not{A}$  au signifiant du manque dans l'Autre.

Alors ce tableau vient poser la problématique de trois jouissances possibles. Marie-Charlotte Cadeau l'avait fort bien exposée au cours d'une soirée d'enseignement sur les

**N**e subissant pas la même castration que son compagnon masculin, la femme ne peut se prévaloir de l'au-moins- un qui ne serait pas castré, un au-moins- un pas castré niant la fonction phallique puisque la fonction phallique n'opère pas la castration dans ce cas, cet au-moins- un est mythique, c'est une nécessité logique car pour qu'il y ait tout il faut une exception – une règle demande l'exception.

Côté homme :  $\exists x \Phi x$

il existe un  $x$  qui échappe à la fonction phallique, fonction niée

$\forall x \Phi x$  - tout  $x$  est  $\Phi$  de  $x$ , tous sont dans la fonction phallique, là c'est l'exception face à l'universel qui règle la fonction phallique et qui du même-coup nie cette fonction.

Côté femme :  $\exists x \Phi x$

il n'existe pas de  $x$  qui échappe à la fonction phallique en tant que fonction, et la logique veut que  $\forall x \Phi x$  ne peut se prévaloir de l'exception au regard de la fonction phallique. On voit que là on n'est pas dans le même registre. Le  $\Phi x$  n'est pas nié, on est dans un signifiant manquant à signifier un universel et on est là dans le  $l/a$ , on est dans le pas-tout dans la fonction phallique.

*Ce qui revient à dire que la jouissance a la texture du langage et que cette texture ne garantit en rien un rapport à l'Autre.*

concepts fondamentaux de la psychanalyse.

Une jouissance de l'être, d'un père supposé être ce qu'il est – jouissance qui fait question car non engagée dans la chaîne signifiante et qui renverrait à ce que cherchait Aristote et ce vers quoi pousse le discours du maître et qui serait la jouissance accomplie comme étant celle de l'être suprême – celle de Dieu, jouissance du souverain bien, celle qui proviendrait d'un énoncé « je suis ce que je suis » et où l'idéal de l'amour serait de faire un. C'est celle que récuse Lacan en y opposant l'être de la signifiante, à savoir un être qui ne saurait être signifié ; qui ne saurait être le sujet d'un énoncé puisqu'il ne serait que ce que représente un signifiant pour un autre signifiant – Lacan y introduit l'énonciation. L'être d'Aristote n'est selon Lacan que le fruit du collage entre signifiant et signifié par la copule qui supposerait un métalangage.

Lacan prône lui qu'il n'y a pas d'être hors procédé discursif – il n'y a d'être que de discours. Alors pour ce qu'il y en est de la jouissance de l'être, elle n'est pas possible car la seule jouissance possible est celle qui est dans la texture de la signifiante.

La jouissance phallique est celle-là même ordonnée par la castration, par la différence sexuelle orientée par le primat du phallus et s'il y a de l'un, ce n'est pas celui de la complétude ou de la maîtrise mais le un qui signifierait de façon logique et topologique qu'il n'y a pas de rapport sexuel possible – le un du phallus rend compte du fait que l'Autre, le grand Autre est barré, troué et qu'ainsi la jouissance phallique, dans l'impossibilité de rendre compte d'un rapport sexuel possible, du fait de son inscription dans le langage de façon finie s'oppose à la jouissance dite celle de l'Autre – de la femme – jouissance supplémentaire qui rend compte du  $S \bar{A}$  de ce trou dans l'Autre ce qui met la jouissance de la femme du côté de l'infini, de l'infini des signifiants témoignant du phallus manquant dans l'Autre, manquant au titre de signifiant qui se signifierait lui-même.

La jouissance dont le pivot est le phallus oscille entre ce qu'il faut et ce qui fait défaut.

Dans la trame des oppositions signifiantes comme l'indique le jeu du fort-da, la jouissance du côté femme et celle du côté homme ne sont pas symétriques puisque le rapport au signifiant phallique n'est pas le même. Ce qui ordonne la différence sexuelle est une opposition signifiante dont la différence phonématique se redouble

de la différence au regard de la castration. La castration délimite un ensemble fini. La première conséquence en sera que du côté homme, la jouissance sera finie, selon les lois du signifiant et donc de la castration, ce qui n'en sera pas de même du côté femme où le signifiant du manque ne correspond à rien qui puisse faire ensemble et ainsi selon les mêmes lois du signifiant la jouissance de la femme est infinie.

C'est ainsi que pour l'homme le signifiant fait limite à la jouissance, et c'est pourquoi sa jouissance est phallique – du côté du sexe, son sexe étant censé être l'emblème phallique ; et la jouissance féminine sera dite hors sexe car non délimitée par la castration et par là même infinie car ayant rapport au  $S \bar{A}$  au signifiant du manque dans l'Autre. Elle sera infinie car le manque ne peut être cerné comme un ensemble fini puisqu'il est du même registre que l'un en moins qui est ce qui du corps de la mère, de l'Autre radical, qu'on nomme la Chose, qui est ce refoulement originaire qu'aucun signifiant ne peut recouvrir, et qui de ce fait est innommable. Cette jouissance Autre, autre que phallique est alors repérée comme étant une jouissance du corps qui ne serait pas phallicisée au titre de signifiant et elle est proprement innommable, jouissance du sexe de l'Autre, du sexe comme Autre, c'est pour cela qu'elle est éprouvée sans qu'on puisse en dire quoi que ce soit mais qu'elle se repère cliniquement – cela est innommable car aucun signifiant ne la soutient dans la chaîne signifiante – innommable car non organisée par la coupure, ainsi la jouissance du sexe est différente de la jouissance du corps ou dite jouissance du sexe de l'Autre. Et la difficulté propre au repérage de cette jouissance Autre, dite féminine pour rendre compte du fait que ce n'est pas la jouissance phallique, est qu'elle n'est jamais exclusive elle est toujours mêlée à la jouissance phallique qui du fait même que l'on parle se trouve dans la jouissance du signifiant, dans la jouissance de l'Autre, qui est alors l'Autre du trésor des signifiants – l'Autre du père, l'Autre du social – et que nous sommes tous commandés dans l'ordre signifiant par cette jouissance phallique qui étant soumise à la castration est éminemment surmoïque.

La jouissance sexuelle est donc ainsi une sorte d'impératif et la jouissance du corps qui a à voir avec le  $S \bar{A}$  barré est en quelque sorte une surprise quand elle est repérée.

La dissymétrie qui fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel vient du fait que le manque orga-

nisé par l'objet cause du désir de la fonction phallique qui s'écrit  $S\Delta$  a n'est pas le même que celui qui a affaire au  $S\Delta$  au signifiant du manque dans l'Autre. La division signifiante indiquée par le  $S$  de la fonction phallique se complique chez la femme de son rapport à l'Autre où elle se voit privée du phallus. La jouissance alors d'un côté peut se faire valoir comme un rapport à un objet censé procurer une satisfaction en tant qu'objet a, objet qui est la femme, et de l'autre la jouissance concerne le phallus avec cette jouissance supplémentaire qui est celle d'être ce qui pourrait combler le manque dans l'Autre – c'est par ce biais là que cette jouissance est appelée aussi jouissance du corps, l'Autre étant le corps de la mère ou encore l'Autre du corps. En tant que l'Autre symbolise le corps et la jouissance du corps, c'est la jouissance de l'Autre, de l'Autre sexe, comme l'atteste l'art baroque où dit Lacan tout est exhibition du corps évoquant la jouissance.

Pour déplier cela c'est un peu compliqué. Il faut rappeler que la jouissance de la mère est interdite en ce sens qu'elle est l'étoffe même du langage, c'est la mère qui est censée être le support de la chose. La chose das Ding, l'inaccessible qui est l'objet du refoulement originaire grâce auquel l'articulation langagière est possible, refoulement grâce auquel la division subjective, à savoir la division de l'être parlant qui fait qu'il est toujours à côté de ce qu'il dit car le mot est toujours inadéquat à la chose opérant la béance de l'Autre que l'objet a ne parvient jamais à combler – dans ce qui peut être nommé de l'objet a il y a toujours un reste innommable qui est la Chose – cet innommable est ce qui inaugure de façon métaphorique la chaîne signifiante, à savoir ce qui vient à la place de l'innommable puisqu'il y a langage – c'est le refoulement originaire.

Si la femme a cette possibilité de s'identifier à ce manque, à ce manque dans l'Autre, ce manque de signifiant inaugural c'est que dans la castration elle a à s'identifier à sa mère et de ce fait à se constituer non seulement comme objet du désir mais encore comme ayant affaire au manque dans l'Autre  $S\Delta$ . Ce qui est sa façon de se constituer dans la castration, dans la fonction phallique – renoncer à l'identification paternelle dans les attributs phalliques.

C'est ainsi que l'on peut articuler que parler est une jouissance qui a sa limite par l'opération signifiante, qu'on parle avec son corps sans

le savoir puisque le désir est inscrit dans toute opération signifiante mais dans ce qu'on dit on a affaire à l'un en moins représenté par l' $S\Delta$  ( $S$  de grand  $A$  barré) et c'est ce à quoi la jouissance proprement féminine a affaire. Il faut se référer à l'excellent article de Christiane Lacôte dans le Dictionnaire.

C'est ce pourquoi il n'y a pas de rapport sexuel, c'est ce pourquoi on ne cesse de ne pouvoir écrire  $x R y$ . L'universel ne peut faire rapport avec l'exception.

Si la femme engage toujours son être dans la jouissance c'est que l'être ça suppose un sujet, sujet qui chez la femme est du registre du «ça parle» hors signifiante phallique, sujet qui a à voir avec le trou, la béance de l'Autre.

Le  $S\Delta$ , le signifiant du manque dans l'Autre, de l'Autre du corps – ou Autre sexe en tant que la mère est interdite en tant que manquante au regard du phallus (elle est manquante et le signifiant de ce manque est le phallus symbolique) le  $S\Delta$  est ce qui va organiser un rapport particulier à l'être en trouant l'Autre.

En effet le  $S\Delta$  a à voir avec le phallus en tant qu'il va représenter pour l'enfant ce qu'en tant que signifiant il devra être pour la mère qui alors serait toute : mission impossible. Il ne peut être le phallus pour la mère en tant qu'il est le représentant du trou dans l'Autre.

L'enfant fille renonçant à être le phallus pour la mère le sera en abandonnant les attributs qu'elle n'a pas pour se mettre au service de qui les aurait en étant pour lui ce phallus. Phallus caché pas identification à la mère manquante.

L'enfant garçon renonçant à l'être, le phallus, pour la mère acceptera d'en avoir les attributs pour une autre mais par le biais du  $S\Delta$ .

Ce qui amène à remarquer que le phallus a à voir avec le  $S\Delta$  pour la position féminine, et a à voir avec le  $S\Delta$  pour la position masculine soumise à la découpe signifiante du corps.

La fonction phallique ordonne donc les registres de l'être et de l'avoir sans que cela puisse faire rapport puisque l'être est inconsistant. Ce qui revient à dire que la jouissance a la texture du langage et que cette texture ne garantit en rien un rapport à l'Autre.

Il n'y a pas de rapport possible à l'être-pour reprendre ce que dit Roland Chemama dans le Dictionnaire.

Il n'y a pas de rapport possible entre l'objet cause du désir et le signifiant, cause de la jouissance.

R

X

Y

## Rapport à l'objet Rapport au S A

Cette mise en place théorique de la jouissance féminine par Lacan avec la mise en évidence qu'il n'y a pas de rapport sexuel possible est ce qui se vérifie cliniquement par la méconnaissance qu'il en existe, à savoir que le paraître, le semblant ne peut que se soutenir que des formules de la sexualité telles qu'elles sont là exposées avec ce qui y est inscrit de façon scripturale, que la femme n'est pas toute c'est-à-dire qu'elle ne peut pas se référer à une universalité mais du S A et encore moins à l'au-moins -un qui la renverrait à une position féminine.

Il n'y a pas de possibilité en tant qu'être parlant d'échapper au semblant du fait que l'objet cause de notre désir est ce que nous ignorons et qu'ainsi il y a un rapport à l'image qui ne se soutient de ce fait que de l'objet qui organise notre libido, le phallus. C'est par lui que se trouve se faire jouer tant la virilité que la féminité dans le registre de la mascarade.

Mais à cette mascarade qui peut être plus ou moins intense, il n'est pas possible d'y échapper dans la mesure où en tant qu'être parlant notre jouissance, comme il en a déjà été débattu est faite de l'étoffe du langage, y prend appui. Cette jouissance de façon structurale est donc clivée car la jouissance sexuelle, c'est la jouissance phallique, c'est la jouissance de l'Autre. C'est ce qui nous fait vibrer, aussi bien homme que femme. Homme ou femme, cette jouissance peut n'être pas toute, pas toute phallique et cela indépendamment du sexe anatomique, mais tout de même disons que la femme s'y glisse plus facilement dans le pas-tout car n'étant pas sensée l'avoir, le phallus elle l'est en tant que représentante de cet objet qui organise notre libido. Ce qui fait que la femme, plus facilement que l'homme se trouve engagée dans une jouissance qui est à la fois phallique et sexuelle, et à la fois dans une jouissance qui n'est pas toute, phallique qui est ce qui est appelée, par Lacan donc, jouissance Autre. Ce qui est donc une jouissance supplémentaire par rapport à la jouissance phallique, comme nous nous sommes efforcés de le retracer.

Il m'a semblé intéressant alors de vous rapporter des fragments de discours énoncés en cure de ces types de femmes que tout un chacun

rencontre soit dans son cabinet, soit ailleurs, de ces types féminins qui ont une présentation très esthétique, très sophistiquée, très soignée, des femmes généralement très belles, qui savent parfaitement se mettre en valeur par un maquillage savant, pas outrancier, pas vulgaire mais très fin, très étudié, qui ont l'art de s'habiller avec la plus grande élégance, sans le moindre faux pli, sans y mettre forcément des moyens financiers extravagants mais en y mettant un soin extrême ne négligeant aucun détail, les couleurs sont harmonieuses, les lignes sont pures, bref la présentation est d'une exquise féminité. Féminité à faire pâlir les transsexuels qui eux en savent un bout là-dessus, en un mot féminité qui affiche à tout prix que la femme existe.

Il sera question de fragment de discours de deux jeunes femmes qui se situent ainsi dans le registre de l'image de la femme et qui de façon curieusement corrélative s'expriment de façon très fluide, très précise, avec une grande richesse de vocabulaire, tout en nuance dans les oppositions, dans les différences et où les descriptions tiennent une grande place et où là-aussi le sens de l'esthétique et de la représentation se présente de la plus jolie façon. Elles parlent en quelque sorte en écrivains, il y a peu de place aux lapsus, aux interruptions, aux hésitations, leurs discours donc relèvent plus de l'écrit que du parler.

L'une palpite dans les bras de son ami, l'autre tient beaucoup à être dans les bras d'un homme sans faire état d'une énorme effervescence. L'une comme l'autre donne beaucoup de valeur à la relation sexuelle, à la différence physique sexuelle, aux caractères sexuels dits secondaires. Un homme se doit d'avoir une image virile comme la femme se doit d'avoir une image de femme. À la masculinité sont attribués le courage, la détermination, le pouvoir financier avec physiquement une taille haute, des épaules développées et de la pilosité, il doit avoir belle allure. Mais pour l'une comme pour l'autre, la femme est un super homme car si il en a autant à servir au niveau de l'image, l'enfant possible est un attribut féminin où n'apparaît guère l'équivalent enfant = phallus qui était cher à Freud. Les sexes sont des organes reproducteurs ni plus ni moins. Si l'une avoue sans détour une frigidity qui tient au fait que l'orgasme elle ne sait pas ce que c'est, mais admet un certain plaisir, l'autre fait état d'une jouissance dont elle sait très bien parler.

Une dit franchement que son désir serait

d'être un homme déguisé en femme et que peut-être bien c'est ainsi qu'elle se voit. Elle aimerait que les hommes la reconnaissent comme un des leurs (là c'est très joli. La différence des sexes même si elle est affichée ça n'est jamais qu'un leurre !) Et pour elle de toute évidence la différence des sexes c'est une mascarade, le phallus n'est reconnu qu'au niveau d'un leurre, c'est l'anatomie qui fait le destin d'une représentation imaginaire du phallus soit par un déguisement homme, soit par un déguisement femme. Les marques de la masculinité et ceux de la féminité sont des attributs phalliques dont elle jouit – dans l'acte sexuel, le phallus est du registre de l'avoir sous les aspects brillants de l'être.

L'une comme l'autre se trouve ainsi affirmer une jouissance sexuelle phallique, où les signifiants hommes et femmes se réclameraient de façon semblable du phallus, qu'il s'agit de célébrer dans la relation sexuelle, leur satisfaction reconnue vient de là.

L'une des deux, dans ce dispositif sexuel, est un peu plus explicite sur son mode de jouissance. Dans sa relation à son partenaire en tout premier lieu elle entend être toujours sur un même pied d'égalité, autant dire que cela suscite les plus grands éclats, et les discussions peuvent être des plus orageuses jusqu'à atteindre des injures sexistes, les armes verbales utilisées de part et d'autre de la même qualité. Cela la laisse très désarmée car elle se dit très amoureuse. Elle reconnaît qu'elle se laisse déborder par quelque chose d'incontrôlable quand elle croit saisir chez son partenaire une remarque qui laisserait à penser qu'en tant que femme elle n'est pas son égale, cela va d'une demande d'un objet qu'il pourrait aller prendre lui-même ou s'il prend une décision à laquelle elle n'aurait pas donné son entière adhésion. Querelles banales de couples mais qui prennent une ampleur infernale telle que ce qui jalonne leur parcours amoureux ce ne sont que des ruptures et des retrouvailles tout aussi spectaculaires que surprenantes. Ce qu'elle perçoit toutefois c'est qu'elle l'accule souvent à des comportements machistes que ce soit vis-à-vis d'elle-même que vis-à-vis de tiers qu'ils soient homme ou femme et ils se montrent l'un et l'autre d'une jalousie féroce quand l'un ou l'autre semble être sollicité par quelqu'un du sexe opposé. Et cela arrive souvent, car chacun d'eux en plus de leur activité professionnelle respective, n'existe que par le tango, ils en sont passionnés, ils y consacrent la plupart de leurs soirées et de leurs week-end.

Pour eux, c'est un art véritable où ils essayent d'exceller avec un certain succès puisqu'ils participent à des exhibitions et qu'ils sont recherchés et reconnus comme des danseurs nettement au-dessus de la moyenne des amateurs. Cela est très important dans leur économie sexuelle, ce qu'elle dit est que ce qui se passe pour elle dans leurs rapports amoureux et ce qui se passe quand ils dansent le tango, c'est la même chose.

Au lit, dit-elle, elle est satisfaite sur un plan de principe, elle ressent une satisfaction mécanique, ce sont ses termes. Sur le rapport mâle, femelle, elle se sent complète. Elle ressent une grande satisfaction car il est très physique et très fort comme amant, en terme charnel c'est un vrai homme, mais ne ressent aucune sensation voluptueuse. Cela lui est arrivé très peu souvent dans sa vie avec des hommes avec lesquels elle n'avait aucun engagement amoureux, plus ils sont virils dit-elle moins il y a de sensation voluptueuse mais plus grande est la satisfaction et ce qu'elle recherche c'est la virilité. L'idée d'être une femelle avec un mâle est ce qui est le plus excitant pour elle, c'est l'idée qui est excitante dit-elle. L'orgasme est une combinaison mécanique, animale en quelque sorte, ce sont là également ses termes. « Si je n'ai pas de sensation voluptueuse, ajoute-t-elle, ce n'est pas grave, c'est plus important d'avoir passé une heure en activité avec ensuite un homme heureux d'être épuisé, que d'avoir vraiment eu une sensation voluptueuse. »

Quand ils dansent le tango, c'est de la même satisfaction dont il s'agit, c'est une sensation physique au sens mécanique du terme, ils sont sur la même longueur d'onde, elle se sent exister, face aux autres, au public, sur un registre femelle avec quelqu'un qui est sur un registre mâle et c'est la même sensation physique, mécanique dit-elle que lors du rapport sexuel. Le tango c'est le comble du masculin et du féminin, cela se retrouve dans les costumes, jupe fendue, talons aiguilles, bustier pour elle, pantalon moulant, veste aux épaules larges pour lui ; au niveau de l'image dit-elle c'est fantastique, cela se retrouve dans la gestuelle, c'est le comble de la féminité et de la masculinité, lui dirige, et elle elle épouse les mouvements. Les deux sexes sont parfaitement définis et différenciés. Ils se « repairent » de cela dit-elle et là c'est un lapsus, elle se reprend, voulait dire qu'ils se repaissaient de cela. La satisfaction obtenue efface l'insatisfaction sexuelle même si le prix à payer est leur façon orageuse de vivre leur vie de couple-ora-

geuse jusqu'à l'épuisement, ce d'autant plus que les moments d'harmonie sexuelle versus tango sont plus fréquents que leurs rapports sexuels.

Les deux jeunes femmes dont il est question sont bien d'accord sur ce point, peu importe qu'il y ait insatisfaction sexuelle pourvu que les signifiants soient saufs, ce qui bien-sûr est une position hystérique.

C'est la reconnaissance parfaite que l'objet de toute façon n'est jamais au rendez-vous et c'est en cela que la jouissance est clivée. Ce qu'elles tendraient à faire valoir c'est qu'un rapport sexuel pourrait être possible à condition que l'écriture efface l'objet ce qui est le sens à donner et au tango et à leur expression verbale particulièrement soignée et en quelque sorte écrite de ce fait même.

Mais la jeune femme au tango n'a pas tout dit de sa jouissance quand elle a parlé de cette parade sexuelle imaginaire qu'est le tango, parade sexuelle qui vaut autant pour elle que pour son partenaire que pour le public, public qui est là lui aussi dans la jouissance où l'un de l'exhibition vaut le un du regard de l'Autre, Grand Autre qui est la multitude et qui vaudrait alors comme espace fini.

Elle n'a pas du tout dit de sa jouissance dans ce qu'elle peut exprimer de son narcissisme dans la représentation phallique où l'avoir dans la brillance des paillettes prime sur l'être car elle arrive à me faire part d'une autre jouissance. Une autre jouissance qui lui est venue de façon inattendue, surprenante, énigmatique, jouissance qui l'a inondée au contact fortuit d'une de ses collègues de bureau, une jeune femme à l'apparence quelconque, très éloignée de sa propre apparence. Jouissance qui s'est emparée de tout son corps et qui lui a rappelée ce qu'elle avait ressenti il y a quelques années de cela au contact de certains hommes pour qui elle n'avait eu aucune attirance sexuelle car ils n'avaient aucunement l'apparence virile qui l'attire habituellement et à laquelle elle voue son jeu de séduction. C'est une jouissance qui dit-elle n'a rien de sexuelle. Les femmes ne l'ont jamais attirée sexuellement. Elle a de bonnes amies, aime les rencontres entre filles pour parler de choses de filles et il ne lui est jamais venu à l'idée d'avoir une aventure sexuelle avec une fille, ce n'est pas que cela l'effaroucherait mais elle ne s'y voit pas du tout. Elle ne comprend rien à cette jouissance, elle ne peut qu'en faire mention en indiquant son caractère surprenant, c'est une jouissance qui à proprement parlé l'a fait défaillir et

c'est une jouissance qui ne la trouble pas dans ses identifications sexuelles.

Jouissance venue peu après que son partenaire au décours d'une scène mémorable lui a jeté à la figure qu'elle n'était pas une femme, qu'il serait bien temps de jeter là son maquillage et que ses armes elle avait intérêt à les rengainer. Dans les séances précédentes il avait été beaucoup question justement de sa relation à «armes égales» avec son partenaire qui les faisait tourner lui au macho et elle à la mégère.

Cette jouissance inattendue, elle la situe elle-même hors sexe, hors des attributs phalliques. Cette jeune femme qui a provoqué cela n'a aucun caractère particulier, ni apprêtée ni arrangée, elle est absolument quelconque, elle insiste beaucoup là-dessus, mais c'est tout ce qu'elle peut en dire. Elle ajoute tout de même qu'elle a fait beaucoup d'efforts ces derniers temps pour désamorcer les prémisses de leurs scènes habituelles avec son partenaire.

Il ne paraît pas abusif, dans ce qu'elle décrit comme jouissance de tout son corps qui lui donne cette impression de défaillir, de reconnaître l'extase de Sainte-Thérèse du Bernin telle que Lacan la désigne dans la couverture du séminaire «encore».

C'est là que l'on peut repérer le clivage de son mode de jouissance, clivage qui ne vient pas de la jouissance phallique, sexuelle qui s'inscrit dans la division structurale du langage qui veut qu'il y ait toujours l'irréductibilité du signifiant à la chose, en l'occurrence le signifiant phallique autour duquel elle organise sa jouissance phallique.

Ce que l'on peut nommer clivage est ce qu'elle reconnaît comme étant une jouissance dans ce phénomène corporel, bien physique, qu'elle ne sait à quoi rattacher si ce n'est que cela vient en somme de quelqu'un à qui il manque ce à quoi elle attache le plus de prix, à savoir les attributs phalliques.

Elle jouit là de ce qui est désigné par Lacan par le  $S A$ , le signifiant du manque dans l'autre.

Ce qui laisse à entendre que ni son partenaire, ni elle-même d'ailleurs ne veulent savoir quoique ce soit de ce qui pourrait être le représentant du manque de l'autre comme le veut tout névrosé moyen, évidemment cela laisse supposer les montages d'intolérance qu'ils peuvent activer non seulement vis-à-vis d'autres, leurs semblables, mais vis-à-vis de l'un par rapport à l'autre. Le caractère explosif de leurs relations

n'est pas dû seulement à leur caractère profondément narcissique et à leur rivalité quant à la question de la représentation du phallus mais également à cette part ignorée d'eux-mêmes qui est le manque dans l'Autre, le grand Autre car enfin c'est lui qui a réclamé d'elle un manque dans le registre phallique et c'est alors que ce qui s'impose à elle, et malgré elle dans cette jouissance c'est qu'elle n'est pas toute dans la fonction phallique et même si cela s'impose pour elle de façon hystérique par identification à une autre perçue inconsciemment comme ayant la marque du  $S A$ , du signifiant du manque dans l'autre, soit un trait négativé, c'est sa façon à elle d'être du côté femme quoiqu'elle en dise – sans que cela lui permette de pouvoir se dire femme

à partir de ça et ce de façon tout à fait logique.

Que conclure donc de ces dires de ces patientes ? Les deux, dans leur insistance à donner de l'importance à la relation sexuelle même si la satisfaction éprouvée sur le registre phallique les laisse sur une insatisfaction proprement sexuelle donnent-elles raison à Freud dans ce qu'il décrit de la femme comme un être déterminé par sa fonction sexuelle ou alors démontrent-elles que quoiqu'il en soit de la mascarade phallique, quoiqu'il en soit de leur complexe de virilité, les femmes ont toujours en réserve d'une façon secrète et non diffusable une jouissance Autre telle que la sort de son chapeau la jeune femme au tango quand elle est poussée dans ses retranchements ?